Quand on coupe les ailes...

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **52 (1923)**

Heft 14

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

D'abord, le mot sport prête à des confusions qui enlèvent toute clarté à la question. On fait du sport aussi bien en menant une automobile, en jouant au tennis, en se promenant à bicyclette, qu'en courant un cross-country, en combattant dans le ring. Ces diverses façons de faire du sport ont sur l'organisme des effets bien dissemblables et l'on ne peut dire qu'il soit indifférent de pratiquer l'une ou l'autre.

Ce qui donne un caractère spécial à un exercice sportif, c'est la « compétition », la lutte entre concurrents qui veulent se vaincre. Tous les prétendus sports où n'entre pas cet élément ne sont que des jeux, des distractions physiques. C'est d'ailleurs bien ainsi que les jeunes gens comprennent le sport. Leur enthousiasme juvénile, leur amour-propre, le besoin qu'ils ont de mesurer leurs forces les portent vers ces compétitions de course à pied, à bicyclette, ces matches de boxe, de football, de rugby, où ils peuvent trouver l'occasion d'affirmer leur supériorité physique. Et c'est précisément en cela que le sport est mauvais pour eux et que son action est absolument nulle sur la régénération de la race. Le sport ne doit être considéré que comme un moyen agréable pour les élites musculaires de mettre en valeur leurs grandes qualités physiques. Il ne peut être qu'une cause d'épuisement, tout au moins d'arrêt de développement, pour les enfants et les jeunes gens malingres. Dans une nation de quarante millions d'habitants, même en pleine dégénérescence, on trouvera toujours les quelques centaines d'athlètes nécessaires pour nous faire illusion sur sa robustesse nationale. Il suffit d'y mettre le prix.

Mais il faut plaindre les milliers de jeunes gens parmi lesquels se fera la féroce sélection sportive. Pour qu'un champion olympique émerge de leur foule, combien faut-il en surmener ? Et surtout, combien, trop vite convaincus de leur infériorité physique, abandonneront l'exercice sous toutes ses formes, déterminés à ne plus connaître l'athlétisme que pour en combattre les manifestations ?

Il s'agit donc, non pas d'entraîner des gringalets à des prouesses sportives, mais de leur développer les muscles, les os, le cœur et la poitrine. Cela est d'ailleurs beaucoup plus facile que de préparer les champions olympiques. Mais il importe de voir que c'est cela qu'il faut faire, puis de le faire, c'est-à-dire de baser l'éducation physique à l'école et au lycée sur la gymnastique de développement.

(*Croix-Blanche*) Docteur Ruffier.

QUAND ON COUPE LES AILES...

De Junius dans l'*Echo de Paris*, ce billet que *tous les pédagogues méditeront utilement :*

Les assassinats politiques alternent quasi quotidiennement avec les bagarres à main armée. Les faits divers sanglants remplissent les colonnes des journaux. L'Europe tout entière, on le sent à chaque incident nouveau, est frémissante. Nous ne sommes pas sortis de l'ère de violence inaugurée par le meurtre de Sérajévo, suivi presque aussitôt de la sauvage agression allemande. Il y a quelque ironie à se rappeler que le président Wilson est venu en France annoncer un *Covenant* qui devait être un pacte de paix universelle. Avant de songer à une Société des Nations, n'eût-il pas convenu de se demander à quel stade de civilisation sont arrivés les hommes qui les composent, et, s'il est démontré par l'expé-

rience qu'ils sont encore tout voisins de la brutalité primitive, le plus sage n'eût-il pas été d'abdiquer ces vastes rêveries idéologiques pour aller au plus pressé, c'est-à-dire à la restauration de l'autorité dans tous les pays où elle est en carence ?

Ne vous y trompez pas, en effet, le mal actuel est là, dans un esprit d'anarchie partout visible et qui a pour aboutissement nécessaire l'appel à ce que nos bolchévistes appellent « l'acte individuel ». Après avoir lu ces faits divers sanglants des journaux, passez à la colonne des tribunaux, surtout si vous avez la chance d'avoir à votre portée une gazette de province, où les moindres procès locaux sont enregistrés. Vous demeurerez étonné du nombre de condamnations avec sursis que nos magistrats distribuent, sans paraître se douter que, en libérant ainsi des anormaux qui ont volé, frappé, tenté d'assassiner quelquefois, ils détruisent dans les masses cette crainte du châtiment seule capable ,— et si faiblement, — d'arrêter le geste du crime chez l'impulsif. Je connais la théorie, en apparence très humaine, qui a présidé à la naissance de cette loi de sursis. On a pensé à la première faute, au repentir qui peut la suivre et faire qu'elle soit la faute unique. Il suffit d'avoir regardé un peu autour de soi pour s'en rendre compte : la première faute, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille, n'est qu'un aboutissement. D'innombrables défaillances de conscience l'avaient précédée, et, quant au repentir, quand il ne s'agit pas d'une âme chrétienne, la cruelle réflexion de La Rochefoucault n'a pas cessé d'être strictement exacte : « Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver. » Supprimer cette crainte, c'est supprimer du même coup ce repentir que vous prétendez provoquer. O imprudents législateurs, qui n'avez pas médité cette autre parole, de Rivarol celle-là : « Les peuples les plus civilisés sont aussi près de la barbarie que le fer le plus poli est près de la rouille. »

Je viens d'écrire « quand il ne s'agit pas d'une âme chrétienne ». Le définitif et profond remède à l'esprit d'anarchie et de violence n'est pourtant pas dans la répression dure des actes nuisibles, si nécessaire que soit celle-ci. Ce remède est dans le changement des cœurs, et, depuis tantôt vingt siècles, ni les hommes d'Etat, ni les philosophes, ni les savants n'ont découvert un agent de ce changement qui puisse remplacer le vieil Evangile. Que l'on me permette une citation encore, empruntée à quelqu'un qui n'est pas suspect de cléricalisme : « Il n'y a que l'Evangile — écrivait Taine — pour nous retenir sur notre pente natale, pour enrayer le glissement insensible par lequel incessamment et de tout son poids originel, notre race rétrograde vers ses bas-fonds » ; et, comparant le christianisme à une grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même : « Toujours et partout, — ajoutait-il, — sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent..... La société devient un coupe-gorge et un mauvais lieu. » Le voilà le principe d'autorité que l'Europe moderne a laissé, non pas périr, — elle aurait péri avec lui — mais s'affaiblir, et qu'il faut rétablir. Tout effort tenté pour reconstituer ce que nos pères appelaient la chrétienté est une défense de la civilisation. Tout effort en sens contraire est un coup porté à cette civilisation. Nos voisins d'Italie paraissent le comprendre, puisque le chef du mouvement de reconstruction nationale s'est aussitôt rapproché de l'Eglise. Souhaitons que beaucoup d'autres le comprennent aussi. Bien des signes annoncent qu'il n'est que temps.